

unsicheren [→→|→→(?) →→|→→(?) →→|→→(?) restituierten zu müssen. Dass das richtig ist, zeigt das von K. übersehene Duplikat III R. 68 Nr. 2, II, wo Z. 73 c →→|→→ →→|→→ →→|→→ →→|→→ (!) →→|→→ zu lesen ist<sup>1</sup>.

35, 30, 32. Ist das unsichere Zeichen vor *tu* mit III R. 67, 50, 52 b als →→|→→ oder die ganze Gruppe als *il* (= *zabbilu*) aufzufassen? Z. 32 ist nach III R. 67, 52 b noch *en-nu* (!)-[un . . . zu ergänzen.

36, 52 ff. In diese Gegend scheint die letzte Kolumne des eben erwähnten Duplikats<sup>2</sup> hinzugehören; vgl. z. B. 36, 63 *Bi-ir-du* mit III R. 68, 65 b usw. Aber genau passen hier die Texte nicht zusammen. K. 4349 scheint hier stark gekürzt zu haben.

39, 13. Die vor . . . *ma-al* gegebenen Spuren werden nicht richtig sein. Man wird nach 5, 8; 22, 109 →→|→→ →→|→→, oder vielleicht besser →→|→→ →→|→→ (!) →→|→→ →→|→→ ergänzen müssen.

40, 45. Die Spuren sind nicht →→|→→ (?) *-ka-de*, sondern nach 32, 125; III R. 69, 67 f., V R., 44, 47 c →→|→→ *-ka-de* zu ergänzen.

41, 65. Es scheint, dass der Gottesname nach II R. 57, 64 c; 60, 10 a; V R. 6, 30 wirklich in →→|→→ →→|→→ (!), resp. →→|→→ →→|→→ (!) →→|→→ →→|→→ verbessert werden muss. Da III R. 67, 68 c ebenso wie K. bietet, wird ein Schreiberfehler vorliegen. Vgl. auch 12, 21; 25, 85.

42, 95. Hier ist (*an*) *Ku-sir* (→→|→→) *-nun-ku-tu* statt des gewöhnlichen (*an*) *Ku-sir* + *gumu* (→→|→→) *-nun-ku-tu* geschrieben; vgl. 24, 7, 19; 34, 12 = III R. 68, 69 c; Reisner Hymn. 49, 7. Diese Schreibungen zeigen deutlich, dass CT. XII, 35, 29 a = 37, 46 a wirklich gegenüber V R. 39, 48 e *ku* (! nicht *šú*) *-sud-nun-ku-tu* = *šummānu* zu lesen ist. — 42, 99 hat Delitzsch HW. 524 die Uebersetzung *ša pa-kit* (!) *-ti* gelesen; K. gibt wohl richtiger *ša pa* oder *hat* →→|→→ *-ti*. — 42, 114 ist nach II R. 58, 57 abc zu ergänzen [(*an*) *nun-nu-ru* = →→|→→ d. i. (*il*) *E[a]* *ša pa-ḥa* (! nicht *ša*) *-[ri]*. Es folgen *ša nap-pa-[hi]* und *ša i-di[n-ni]*.

<sup>1</sup> 69 c ist darum auch (*an*) *Ku* (!) *-sud* (!) *nu* [*n-ku-tu*] zu lesen.

<sup>2</sup> Da III R. 68 Nr. 2 Kol. I die Unterschrift [*an* = (*il*) *A-nu-um* trägt, muss sie die letzte Kolumne der Tafel sein. Einige Editionsfehler von III R. kann man auch ohne Inspektion des Originals verbessern: 53 ab: →→|→→ (*ku* (!) *-ud-ma*) →→|→→ = →→|→→ →→|→→ (!) (*an*) *Ka-di-gi*. Zur Glosse vgl. SAI. Nr. 325. 65 a: →→|→→ →→|→→ (*bi-ir* (!) *-du*) →→|→→ →→|→→. 66 a: →→|→→ →→|→→ (*šar-ra-pu*) →→|→→ →→|→→. Z. 70 a ist →→|→→ Glosse.

43, 118. Für (*an*) *Guškin-banda* = →→|→→ d. i. (*il*) *E[a]* *ša ku-ti* →→|→→ hat II R. 58, 65 abc *guškin* . . .

= (*an*) *Guškin-banda* = (*il*) *E-a* *ša* →→|→→ →→|→→ *-bu-me* (?)

— 43, 120. Dem . . . *mi* (?) *-ḥa* = →→|→→ d. i. (*il*) *E[a]* *ša ka-li-e* entspricht II R. 58, 61 abc *engur* (?) *-ḥa* = (*an*) *DÚB* = (*il*) *E-a* *ša* (*am.*) *UŠ* (!) *-KU* Indes scheint der Lesung [(*an*) *m/i-ḥa* der Vorzug zu gebühren nach 81, 8—30, 25, II, 11 f. (JRAS. 1905, 144 ff.), wo *mi-ḥa* die Aussprache von →→|→→ →→|→→ →→|→→ und →→|→→ →→|→→ ist. Indes wäre zu erwägen, ob nach II R. 58, 61 b nicht →→|→→ →→|→→ für unser im Babylonischen

ähnlich aussehendes →→|→→ einzusetzen sei. — Für 43, 121 s. o. Sp. 201. — 43, 131. II R. 58, 62 c folgt auf *mulu-mā-lāh* (= *malāhu*) *mulu-ad-kit* = *addubu*; s. MVAG. 1907, 159 ff., hier auf *ma-la-ḥi ad-ḥa* →→|→→ *-pi*, d. i. zweifellos *ad-du* (!) *-pi*. Man sieht, dass der von mir *addubu* gelesene Berufsname vielmehr als *addupu* anzusetzen ist.

44, 149. Meine Vermutung (SAI. Nr. 2983), dass *me-ḥu* (!) *-u* an Stelle von *me-ḥu* →→|→→ *-u* (III R. 67, 54 f.) zu lesen sei, wird hier bestätigt.

47, 18 a scheint mit 36, 35, besonders mit 36, 47 zusammengestellt werden zu müssen. Danach wird man für die ganz unsicheren Zeichen *bi* (?) *-ru* (?) wohl *in* (! also (*an*) *Bá-ne-in-dug-šàg*) einzusetzen haben.

50, 16 (K. 4349 N). Beachte →→|→→ →→|→→ →→|→→ →→|→→ →→|→→ = *S[u]* . . . Ob danach CT. XII, 28, 29 a als sumerische Aussprache [*su*] *-nu* ergänzt werden darf? Sonstige Vermutungen über die Aussprache des Stadtnamens s. Zimmern ZA. III, 97; Tamuz 233; Hommel Grundr. 2, 386, 391. — 50, 5 ff. (K. 4349 X). Dass dieses Fragment ein Duplikat von 13, 5 ff. ist, ist o. S. . . ausgeführt. — 50 Rs. 8 (Nr. 47406) lies *ša-tir* (!).

## L'emplacement de Kiš

par Fr. Thureau-Dangin.

D'après l'inscription cursive du Wadi Brissa (Col. VI ll. 46 sqq.) et celle du Nahr el-Kelb (Col. I), Nabuchodonosor fit construire pour la protection de Babylone trois ouvrages différents. Cette triple ligne de défense comprenait:

1° un mur (*dūru*) et un fossé partant de l'Euphrate en amont de la ville pour aboutir à l'Euphrate en aval de la ville<sup>1</sup>: ce mur pro-

<sup>1</sup> Ce mur est mentionné dans plusieurs autres inscriptions de Nabuchodonosor (voir les références dans Weissbach, *Wādi Brissā*, p. 42).


tégeait Babylone du côté du levant à une distance de 4000 coudées (2227 m)<sup>1</sup> des anciennes limites de la ville.

2° un talus (*šipik epiri*) et un fossé partant „de la chaussée qui est au bord de l'Euphrate“ pour aboutir à Kiš et mesurant 4 *kas-gid*  $\frac{2}{3}$ <sup>2</sup> (environ 28 kilomètres<sup>3</sup>) de longueur.

3° un talus (et un fossé) entre le Tigre en amont d'Opis et l'Euphrate „à l'intérieur de Sippar“<sup>4</sup>: ce troisième ouvrage avait un développement de 5<sup>3</sup> *kas-gid* (environ 30 kilomètres<sup>3</sup>).

Weissbach, dans son excellent travail sur les inscriptions du Wadi Brissa et du Nahr el-Kelb<sup>5</sup>, estime que le second ouvrage était parallèle au troisième. Il explique ainsi que l'idéogramme d'Opis (*UH<sup>ki</sup>*) ait été occasionnellement rendu par *ki-e-ši*, *ki-c-si*, *ki-is-sa* (Kiš): Opis et Kiš auraient été des villes jumelles, situées l'une et l'autre sur le Tigre. Cette conclusion, en soi très-vraisemblable, n'a, à ma connaissance, soulevé aucune objection<sup>6</sup>. Il se trouve qu'elle est contredite par un texte inédit, AO 3972, contrat dont la date est ainsi libellée: *mu sa-am-su-i-lu-na lugal-e bád kiš<sup>ki</sup>-a gú (id) buranun<sup>7</sup>-na-ka* „année où Samsuiluna, le roi, (construisit)<sup>8</sup> le mur de Kiš au bord de l'Euphrate“. La ville de Kiš serait donc située, non sur le Tigre, mais sur l'Euphrate.

Avant la publication du travail de Weiss-

<sup>1</sup> La coudée royale mesurait 555 mm 875 (voir notre article sur „l'u, le ga et la mine“ dans le *Journal Asiat.* Janv.-Févr. 1909). Cette mesure paraît avoir été spécialement désignée par le terme *ammatu rabitu* „grande coudée“ (nulle part *ammatu rabitu* n'est une mesure de surface: les „10 grandes coudées“ mentionnées par la tablette d'argent de Khorsabad rev. 12 expriment probablement non la superficie du palais mais l'épaisseur des murs; et la formule des kudurrus  signifie sans doute que 30 qa de

semence correspondent au *gan* calculé sur la base de la grande coudée, c. à d. équivalant non pas comme l'ancien *gan* à 14400 coudées ordinaires carrées, mais à 14400 coudées royales carrées). L'expression *ina suk-lum rabī-ti* paraît également qualifier les mesures royales. Mais on peut admettre que le plus généralement les mesures mentionnées dans les inscriptions historiques sont des mesures royales, même lorsqu'elles ne sont pas qualifiées comme telles. Ainsi d'après Esarhaddon le côté de l'E-temen-an-ki mesurait 1 *ašlu* et 1 *šubban* (88—5—12, 75, VI, 30 cf. Meissner, BA III p. 250 et 323), c. à d. 15 *gar* (cf. Hilprecht, BE XX 1 p. 35) ou 180 coudées: la comparaison avec la mesure du côté du Šahn (identifié par Weissbach avec l'E-temen-an-ki) montre qu'il s'agit de coudées royales (cf. *Journal Asiat.* l. c.).

<sup>2</sup> Ce chiffre est seulement probable d'après Weissbach, l. c. p. 42.

<sup>3</sup> Pour la mesure du *kas-gid* cf. *Journal Asiat.* l. c.

<sup>4</sup> Cf. Winckler, AOF II pp. 515 sqq.

<sup>5</sup> pp. 42 et 43; voir aussi p. 39.

<sup>6</sup> Je l'ai moi-même reproduite SAK I p. 225 note d.

<sup>7</sup> écrit *uđ-kib-nun*.

<sup>8</sup> restitué d'après Ranke, BE VI, 1 no. 61.

bach, on admettait généralement que Kiš était identique à Oheimir<sup>1</sup>. Cette identification avait été suggérée par G. Smith (TSBA III p. 364). Elle était fondée sur le fait que Ker Porter avait trouvé à cet endroit des briques portant une inscription<sup>2</sup> d'Adad-ab[il]-i-din-nam relative à la construction de l'É-me-te-ur-sag-gá, temple de Za-mà-mà (dieu patron de Kiš). D'après Ker Porter<sup>3</sup> Oheimir (qu'il appelle Hymer) se trouverait à l'est des ruines de Babylone à peu près à 7 milles  $\frac{1}{2}$  (environ 12 kilomètres) de la rive de l'Euphrate. Suivant Oppert (*Expéd. en Mésopotamie* I p. 216) le même tell serait situé sur l'ancien lit du Shatt en-Nil. Il semble à première vue que l'identification de Kiš avec Oheimir soit inconciliable avec la donnée, citée plus haut, qui place Kiš sur l'Euphrate. Mais la contradiction n'est qu'apparente. En effet le Shatt en-Nil était appelé par les habitants de Nippur „l'Euphrate de Nippur“<sup>4</sup> ou même simplement „l'Euphrate“<sup>5</sup>. Le Shatt el-Kar qui prolonge le Shatt en-Nil au delà des marais d'Afedj<sup>6</sup> était également désigné par le terme „Euphrate“: Ut-napištim, s'adressant à Gilgamesh, commence le récit du déluge en ces termes: „Šuripak, une ville que tu connais, qui est située [au bord] de l'Euphrate . . .“; or Šuripak correspond à Fara<sup>7</sup>, tell situé sur le Shatt el-Kar<sup>8</sup>. Hammu-rapi, écrivant à Sin-idinnam, lui enjoint de curer le lit de l'Euphrate „de Larsa jusqu'à Ur“<sup>9</sup>; or Larsa est Senkereh qui, comme Fara, est situé sur le Shatt el-Kar<sup>10</sup>: Il est donc certain que la grande artère fluviale, aujourd'hui représentée par les lits entièrement ou à moitié desséchés du Shatt en-Nil et du Shatt el-Kar, était, comme le fleuve, dont elle se séparait au nord de Babylone et qu'elle rejoignait non loin d'Ur, désignée par le terme „Euphrate“<sup>11</sup>.

<sup>1</sup> Cf. Delitzsch, *Paradies* p. 219; Hommel, *Grundriss* p. 238 etc.

<sup>2</sup> Cf. Ker Porter, *Travels* II p. 394 et pl. LXXVIIa. Une copie de la même inscription a été publiée I R 5 no. XXII d'après un exemplaire conservé au British Museum.

<sup>3</sup> *Travels* II p. 391; comparer le plan *ibid.* pl. LXXIV.

<sup>4</sup> Cf. Hilprecht-Clay, BE IX (index); Clay, BE X (index); Hilprecht, *Explorations* pp. 412 et 481; Hommel, *Grundriss* p. 264.

<sup>5</sup> Comparer p. ex. Clay, BE X no. 66, 6 avec 88, 6.

<sup>6</sup> Cf. Hilprecht, *Explorations* p. 538.

<sup>7</sup> A Fara a été trouvé un clou en argile portant une inscription d'un patési de Su-kur-ru (cf. MDOG no. 16 p. 13). Pour Su-kur-ru = Šuripak cf. RTC p. II et Hommel, *Grundriss* p. 353.

<sup>8</sup> Cf. Andrae, MDOG no. 16 p. 22.

<sup>9</sup> King, LII I no. 4, III pp. 18 sq.; Nagel, BA IV p. 440.

<sup>10</sup> Cf. Loftus, *Travels* p. 244.

<sup>11</sup> Noter que le canal sur lequel était situé Sippar était également appelé „Euphrate“, cf. Hammu-rapi (King,

L'identification de Kiš avec Oheimir n'est par suite aucunement inconciliable avec le texte qui place Kiš au bord de l'Euphrate. Le point de départ du fossé creusé par Nabuchodonosor entre l'Euphrate et Kiš doit être cherché en amont de Babylone à une distance d'environ 28 kilomètres d'Oheimir.

Dans l'un des derniers nos. de cette revue (pp. 57/58) Schnabel me „pousse une colle“. Il estime qu'on ne peut considérer Kuri-galzu comme le grand-père de Burna-buriaš, parce que, selon lui, il faudrait en ce cas traduire Kn. El-Amarna no. 9 ll. 29/30 „mon grand-père à cause de ton père ne les écouta pas“. Si je comprends bien, Schnabel voit une difficulté à traduire dans la même phrase le terme *abu* une fois par aïeul et l'autre fois par père. A cela je ferai observer qu'une telle traduction est inexacte en ce sens qu'elle introduit dans le texte une précision qui n'y est pas. Si Burna-buriaš avait voulu préciser la relation généalogique qui existait entre Kuri-galzu et lui, il aurait écrit *a-bi a-bi-ia*, mais cette précision était inutile puisqu'en écrivant *a-bu-u-a-a* ll. 22 et 29 il se référait à *Ku-ri-gal-zu a-bi-ia* l. 19 et qu'en conséquence il ne pouvait y avoir pour son correspondant aucune incertitude possible. La phrase citée par Schnabel est en réalité intraduisible, puisque nous n'employons le terme „père“ au singulier que dans le sens d'ascendant immédiat. Mais supposons qu'au lieu du père et du grand-père il s'agisse du grand-père et de l'arrière grand-père, nous pourrions écrire „mon aïeul à cause de ton aïeul ne les écouta pas“; nous n'écririons „mon bisaïeul à cause de ton aïeul ne les écouta pas“ que si nous avions quelque intérêt à préciser la relation généalogique.

### Elym, der Astrolog.

Von Hubert Grimme.

An zahlreichen Stellen der phönizisch-punischen Inschriften findet man die Konsonantengruppe אלם. In den meisten Fällen entspricht sie hebräischem אלהים, ist also der Abstraktplural von אל und bedeutet 'Gottheit'. Ein solches אלם kann nicht nur mit männlichem, sondern auch mit weiblichem Attribut versehen werden, wie die Phrase לאלם אדרת ואללם אש 'der mächtigen Gottheit Isis, der Gottheit Aštart und den Göttern, welche . . .' der Inschrift aus Mit-Rahineh (vgl. Lidzbarski, Ephe-meris I, S. 152 ff.) dartut. An anderen Stellen findet sich aber אלם in Verbindungen, die seiner Uebersetzung durch 'Gottheit' widerstreben. In seiner Nordsem. Epigraphik (S. 215) bezeichnet Lidzbarski das אלם von Ma:sub 2, Z. 2 und (mit Vorbehalt) das von CIS I, 34 als etwas von אלם 'Gottheit' Verschiedenes; er möchte (vgl. Altsem. Texte, Heft 1, S. 23) das erstere als Plural von אלי 'divus' oder von אי

LII I no. 57, 20; no. 58, 16 et III p. 178); Nabopolassar (Winckler, ZA II pp. 69 sqq.); Nabuchodonosor (Wadi Brissa, inscr. cursive VI 68 et 69) etc.

'Fürst' nehmen, und scheint den Passus אלם אש בן המן מלאך מלכעשהרה ועברי בעל המן zu übersetzen: 'welche gebaut haben die Eli (bezw. 'ajil), nämlich die Abgesandten des Malak-Aštart, und seine Diener, die Bürger von Hamon'. Aber es steht nichts im Wege, hier dreierlei Bauherren zu unterscheiden, wie denn auch in dem oben zitierten Inschriftfragment zur Koplulation von drei Gottheiten nur einmaliges ו 'und' gebraucht ist.

Ich beanstande an der erwähnten Uebersetzung am meisten die Annahme, dass אלם einen Plural darstelle, und schlage vor, darin eine Singularform zu sehen. Zum Beweise, dass mit einer solchen Bildung im Phöniz.-Punischen zu rechnen ist, führe ich zunächst die Phrase לאלם הקירש aus der grossen Inschrift von Maktar, Z. 4, an. Die Schreibung קירש führt auf eine Lesung qeḏeš oder besser qeḏoš (vgl. Costa 31, Z. 1 אקרש und syr. qeḏoš) 'Heiligtum', so dass man zur Uebersetzung kommt: 'dem אלם des Heiligtums'. Welche Bewandnis es mit dieser Persönlichkeit hat, ergibt sich aus dem Kontexte, genauer den ersten 5 Zeilen der Inschrift, deren Wortlaut dieser ist:

המורה אש לדרת אש בנא מקרש הצרה  
פחנת קרשם מהות שתעת אל עמא  
עשרה אדרת לא ולעמא ישב אדמת  
לאלם הקירש לשאת אחת שמם בסוד  
מלך חמר מיסכר רון יום . . .

Dieses übersetze ich, teilweise abweichend von den bisherigen Interpreten, folgenderweise: 'Die Syssitiengenossenschaft von דרת, welche gebaut hat einen Tempel, Vorhöfe, dazu den gewölbten Raum für die heiligen Gaben, ein Observatorium, zugehörig dem Thot, dem Gotte der Leute der erhabenen Griffel, für sich selber, für die Leute der Gegend, für den אלם des Heiligtums, der feststellt die Mitteilungen des Himmels, innerhalb des Tempelbezirkes des Malak-Haṭor-Misokkar, des Regenten der Zeit . . . .'

Diese Zeilen sagen uns, was, für wen und wo die Syssitiengenossenschaft gebaut hat. Als Ort des Baues bezeichnen sie den סוד des Malak-Haṭor-Misokkar; unter Vergleichung mit סוהא = סוהא von Teima 1, Z. 15, von minäischem מסוד, endlich von mesjid (nicht = mesgid!) 'Heiligtum' im Dialekte der Neḡd-Beduinen glaube ich סוד mit 'Tempel' oder 'Weihbezirk' übersetzen zu dürfen. Das Gebaute zerfällt in vier Einzelräume: in einen Tempel, einen Vorhof (oder Vorhöfe), einen gewölbten Raum für die heiligen Gaben (Zehnten usw., vgl. hebr. קרשים), endlich ein Observatorium, das dem Thot geweiht ist. Dass die Buchstabengruppe תעה wirklich den ägyptischen Thot bedeutet, kann wohl wegen